

N°115 - JANVIER 2026

RELIANCE

magazine



HOMMAGE



Nous avons la grande tristesse de vous faire part du décès du docteur Jean CAMPMAS survenu le 24 janvier 2026 à Arès.

Le docteur Jean Campmas a travaillé au CSMI depuis le 2 janvier 1986 jusqu'à son départ à la retraite le 1^{er} octobre 2021. Il a occupé les fonctions de responsable médical des CMPEA des Aubiers, de la rue Henri Expert et de Bacalan puis de Bordeaux Nord à la fusion de ces antennes. Il a exercé les fonctions de médecin directeur adjoint du CSMI à partir de 2010 et intégré à ce titre la gouvernance médicale du Pôle Universitaire de Psychiatrie de l'Enfant et de l'Adolescent créé en 2014 avec le Centre Hospitalier Charles Perrens.

Le docteur Jean Campmas a exercé ses fonctions avec un engagement exceptionnel tant dans ses activités cliniques au service des enfants et de leur famille que dans ses fonctions de responsabilité institutionnelle au service des équipes et des professionnels. Un temps d'hommage lui sera rendu prochainement pour tous les professionnels qui le souhaitent.

CAROLINE FIEROBE

Directrice Générale
de l'Association Rénovation

PR. MANUEL BOUVARD

Directeur médical adjoint du CSMI

ANTOINE VIVIER

Directeur du CSMI

SOMMAIRE

6 RETOUR SUR 2025
par Caroline FIEROBE

9 LES VOEUX DU PRÉSIDENT

ACTUALITÉS

13 DITEP DE GASCogne
Rencontre avec Elsa

16 RÉSIDENCE GALLIENI
Une p'tite case en moins

17 ASSOCIATION
Un ange passe : voici
Seraphin PH

22 FAM TRIADE
Rencontre avec Raphaël

24 DITEP RIVE GAUCHE
La vie au SESSAD

25 ASSOCIATION
Rénovation et Bellefonds :
une coopération engagée

26 ESTANCADE 40
Murs vivants

27 CSMI
Interview du Dr. Éric JAÏS

30 SIÈGE SOCIAL
Dans la peau de ... VIS MON
TRAVAIL à l'Association
Rénovation

33 RÉADAPTATION
Le soin au gré du temps

ÉDITO

" C'est un vrai plaisir de prendre la parole devant vous à l'occasion de cette assemblée générale.

Avant toute chose, je tiens à saluer l'engagement des 842 salariés de notre association. Votre action fait vivre nos valeurs et donne tout son sens à notre mission. Merci. Merci pour votre attention auprès des patients et des personnes accompagnées, pour tout ce que vous rendez possible.

Cette assemblée générale est aussi, en tant que directrice générale, l'occasion pour moi de partager quelques constats, d'exprimer certaines préoccupations, et de proposer des pistes d'élan pour l'avenir. Des observations issues du terrain, du dialogue avec les équipes, et de cette responsabilité collective que nous portons ensemble.

2025. Une année symbolique, pour l'Association Rénovation qui fête ses 70 ans, et pour tout le secteur de l'accompagnement et du soin.

Elle marque les 20 ans de la loi du 11 février 2005 sur les droits et la citoyenneté des personnes handicapées. *Une loi fondatrice*. Et en 20 ans, notre association a profondément évolué. C'est grâce à l'innovation des équipes, à la créativité du terrain, au pouvoir d'agir des professionnels que Rénovation a su s'adapter, proposer des réponses nouvelles, parfois pionnières, et contribuer à notre développement.



Ces dynamiques collectives ont permis de renforcer nos coopérations, de fluidifier les parcours, de rendre nos accompagnements plus souples, plus mobiles, plus ajustés. Nous avons pris le virage de l'inclusion avec conviction, et ceci pour tous les publics, de l'adulte au plus jeune.

2025 est l'année aussi une année de la grande cause nationale dédiée à la santé mentale, et dans ce contexte, notre slogan " *Soutenir, accompagner, soigner*" prend une résonance toute particulière.

Cette grande cause nous donne une visibilité supplémentaire, mais elle nous rappelle aussi une responsabilité : *agir en amont, prévenir, écouter, prendre soin... dans toutes les dimensions du mot santé*. Car accompagner, ce n'est pas uniquement répondre à des besoins. C'est créer du lien, de la relation, de la confiance.

Et cela demande un projet managérial collectif, partagé, ancré dans une pensée commune, où chaque professionnel trouve du sens à son action.

Le soin ne se limite pas à l'acte thérapeutique. Il se tisse aussi dans le quotidien du travail, dans les gestes ordinaires, dans la manière dont on se parle, dont on coopère, dont on prend soin les uns des autres. D'après Cynthia FLEURY " *le climat de soin est une condition de possibilité du soin lui-même*". Il ne peut y avoir de qualité d'accompagnement sans qualité de relation entre professionnels.

Cela suppose de cultiver une attention éthique dans toutes les strates de nos organisations au sens large: une vigilance aux fragilités, une hospitalité dans les équipes, une capacité à ralentir parfois pour mieux écouter. C'est dans cette culture du soin partagé que se construit une association vivante, durable et profondément humaine.

Notre action est aussi politique.

Comment se positionne Rénovation vis-à-vis des nouvelles orientations des pouvoirs publics ? Quelle est notre vision du soin et de l'accompagnement de demain ? Quelles sont nos forces pour anticiper les prochaines transformations ? Quelles sont nos faiblesses et nos axes d'amélioration ? Comment consolider et diversifier nos ressources financières ?

Il est essentiel d'affirmer nos valeurs, de porter une parole claire sur nos orientations :

Être un acteur engagé, c'est aussi savoir porter un regard critique. L'association doit se permettre d'interroger certaines orientations actuelles en matière d'action sociale ou de santé. Non pas pour contester systématiquement, mais pour exercer une vigilance constructive, fondée sur l'expérience du terrain. C'est cette liberté d'analyse et de proposition qui fait la force du monde associatif, et que nous devons continuer à défendre.

Pour nous accompagner dans notre réflexion sur une stratégie politique associative, nous devons trouver les modalités de renforcement de la représentation des usagers et des patients au sein de la gouvernance associative.

Cette représentation doit se faire à leurs côtés, à leur rythme et au plus près de leurs souhaits d'engagement. C'est une exigence à co-construire. *Ce n'est pas un principe parmi d'autres, c'est une exigence démocratique et une opportunité de co-construire un avenir commun* – c'est la force de notre culture.

Notre action s'incarne aussi à travers la place que Rénovation occupe dans le paysage associatif national. Nous sommes présents et actifs au sein de nombreuses instances et réseaux : l'AIRE, l'ANMECS, le CNAEMO, l'ANPF, le MAÏS, Santé Mentale France, NEXEM, la CNAPE, mais aussi au sein des contrats locaux de santé mentale, les conseils territoriaux de santé, Projets Territoriaux de Santé Mentale... Autant de collectifs engagés qui, chacun à leur manière, défendent le respect des droits, analysent les mutations du secteur, interrogent les politiques publiques et portent des positions partagées pour un accompagnement plus juste, plus humain, plus ancré dans le réel. Cette présence témoigne de notre volonté d'être force de proposition, et d'être pleinement reconnu comme un acteur engagé, structuré et légitime, dans les grands débats qui traversent notre secteur.

extrait du discours donné à l'occasion des 70 ans de l'Association Rénovation à la Cité Bleue à Bordeaux.

Et comment ne pas conclure sans évoquer une fierté collective : les 10 ans du festival R Festif, qui se sont tenus le 18 septembre 2025. Une décennie déjà. Dix ans d'un événement devenu une vraie institution, une journée où les personnes accompagnées montrent leurs talents, leur créativité, leur énergie. Dix ans de sourires, de fierté, de reconnaissance. C'est ça aussi, Rénovation. Une communauté qui avance avec plus d'une cinquantaine de partenaires et le soutien fidèle de nos financeurs institutionnels.

Alors continuons. Continuons à inventer, à porter du sens, à construire des réponses humaines, durables, justes.

Comme Edgar MORIN nous y invite *"l'avenir n'est jamais que du présent à mettre en ordre. Tu n'as point à le prévoir mais à le permettre"*.

Merci à vous toutes et tous. Pour votre présence, votre engagement, et ce que vous apportez à notre aventure collective. Et très joyeux anniversaire! "

CAROLINE FIEROBE

Directrice Générale
de l'Association Rénovation

LES VOEUX DU PRÉSIDENT

Des incertitudes budgétaires aux inconnues politiques en passant par les bouleversements planétaires, cette année 2026 s'ouvre plus que jamais sous le signe de l'inquiétude, sinon de l'anxiété. Et au-delà de ce contexte global, notre association doit faire face aux incertitudes, aux crises et aux menaces spécifiques des secteurs dans lesquels s'exercent ses activités.

De la crise des finances départementales à la prochaine mise en place de la tarification Serafin Ph en passant par les big bang annoncé de l'offre médico-sociale pour les enfants et adolescents, les dossiers chauds ne manquent pas. Et ces événements se déroulent ou se préparent alors même que, malgré le Ségur, les rémunérations des salariés ne sont pas à la hauteur de leur mission tandis que la psychiatrie publique n'a toujours pas les moyens de faire face à des demandes en hausse constante.

En étant à la pointe du combat pour la généralisation du Ségur, Rénovation a montré naguère sa capacité à se mobiliser pour la défense de nos secteurs et de leurs salariés. Nous continuerons, à notre mesure, à faire entendre notre voix, à plaider pour que les plus vulnérables ne soient pas les premières victimes de la dégradation des finances publiques. Parce qu'au-delà du soin, de l'accompagnement, du soutien dont nos patients et nos usagers ont besoin, nous savons que la valeur d'une civilisation se mesure au sort qu'elle réserve aux plus faibles d'entre les siens.

Dans cette conjoncture compliquée et inquiétante, aussi fragilisées soient-elles, nos associations ont de réels atouts, des arguments à faire valoir. Nos activités nous donnent une connaissance approfondie de la société et de ses pathologies. Et même si nos tutelles cherchent à nous imposer des formats, voire des carcans, nous disposons d'une souplesse, d'une adaptabilité souvent bien supérieure à celles du secteur public. Nous le devons dans une large mesure à notre modèle associatif, bien moins rigide et bureaucratique que l'administration nationale et territoriale, et plus désintéressé que le secteur lucratif, dont on voit tous les jours les dérives dans la prise en charge du troisième âge.

Loin d'être condamnées au nom d'un libéralisme de saison, nos associations sont plus légitimes que jamais, et elles doivent le faire savoir, peut-être encore mieux qu'elle ne le font aujourd'hui, où un secteur comme la protection de l'enfance n'est souvent vu qu'à travers les faits divers qu'il génère, sans que l'énorme travail de milliers de familles d'accueil et de travailleurs sociaux soit mis en avant comme il le mérite.

Comme si c'était le travail social qui créait le malheur et la souffrance plutôt que les violences intrafamiliales, la précarité économique et les dysfonctionnements de la société.

Cette nécessité de faire savoir qui nous sommes et ce que nous faisons, elle doit aussi se manifester en interne, à Rénovation. Nous avons la chance d'être une association de bonne taille, ou des professionnels de formations diverses et de grande qualité pratiquent un assez large éventail de métiers.

Nous devons continuer à nous enrichir mutuellement à faire circuler la parole, à bâtir des projets communs. R'Festif, Persona, nos conférences annuelles, nos Agora constituent à cet égard de formidables accomplissements, tout en tissant de solides liens entre nous. Le film réalisé sur le DITEP de Langon, et le magnifique spectacle célébrant en juillet dernier l'anniversaire du DITEP Entre-Deux Mers sont d'autres exemples de cette belle dynamique. Les anniversaires d'établissements offrent d'ailleurs de précieuses occasions de rencontres, d'échanges, voire de créations.

A un autre niveau, notre bulletin Reliance est un outil notable de communication entre établissements, et de renforcement de l'identité-plurielle-de Rénovation. N'hésitez donc à proposer des sujets, voire à rédiger des articles à son intention. N'hésitez pas non plus à saisir le Comité d'Ethique pour lui faire part de problèmes et de situations qui vous paraissent mériter un débat. C'est par l'échange, la réflexion commune et la parole que Rénovation restera fidèle à elle-même tout en se renouvelant en permanence.

BERNARD BROUSTET

Président
de l'Association Rénovation



*Carte de vœux associative 2026
créée et pensée par les jeunes d'ETAP*

ASSOCIATION RÉNOVATION
JOURNÉE DE CONFÉRENCE

L'ART



ET LES MANIÈRES

DE SOUTENIR ACCOMPAGNER SOIGNER



MARDI 31 MARS 2026
ATHÉNÉE MUNICIPAL - BORDEAUX
INSCRIPTION OBLIGATOIRE
INFOS ET PROGRAMME SUR
www.renovation.asso.fr

JOURNÉE DE **CONFÉRENCE** ET
D'ÉCHANGES AVEC LES
PARTICIPATIONS DE MARIE-
FRANCE FÉGER, dr. RÉMY
PUYUELO, dr. STEVE WILHEM ...

ARGUMENT

L'art peut révéler l'individu à lui-même, lui permettre de sortir du cadre de ses inhibitions et de ses angoisses. Il peut contribuer à briser les barrières de la communication avec autrui . Il peut et doit donc être un puissant outil thérapeutique au profit des personnes en souffrance psychique.

Au cours de cette journée, nous nous efforcerons d'examiner les ressorts de l'usage bénéfique de l'art dans le soin et d'en explorer les modes d'emploi. Nous ferons le bilan de multiples expériences menées en ce sens et nous nous efforcerons d'en dégager les enseignements. Nous verrons comment les passerelles déployées entre les mondes du sanitaire, du médico-social, de l'art et de la culture peuvent entraîner une fécondation mutuelle de ces univers, et comment les patients peuvent en bénéficier. Chemin faisant, nous réfléchirons à la place de l'art dans la société. La journée se conclura par un geste artistique qui viendra donner un contenu sensible à ces échanges.

Journée travaillée et construite avec Marie-France FÉGER, dr. Rémy PUEYUELO, dr. Steve WILHEM, de la Petite Soeur, de la troupe de théâtre PersonA!, du Pôle Culture et Santé, du FRAC MÉCA, de l'IDDAC et des administrateurs de l'Association Rénovation.

DITEP DE GASCOGNE

RENCONTRE AVEC ELSA

De jeune accueillie au DITEP de Gascogne à future accompagnante éducative et sociale, Elsa raconte son parcours. Entre souvenirs d'enfance, apprentissage des émotions et envie de transmettre, elle nous livre une expérience qui montre comment transformer son vécu en force pour accompagner les autres.

POUVEZ-VOUS VOUS PRÉSENTER ?

Je m'appelle Elsa, j'ai 23 ans.

Je suis actuellement en formation d'accompagnante éducative et sociale (AES) au GRETA CFA Aquitaine, à Mont-de-Marsan. Mon stage au DITEP de Gascogne, qui a débuté le 24 janvier 2025, se termine bientôt, le 23 avril 2025.

Ce parcours a une résonance particulière pour moi : j'ai été moi-même accueillie au DITEP entre mes 10 et 18 ans pour des troubles du comportement. Pendant sept ans, j'ai été accompagnée par l'équipe éducative et pédagogique et je leur dois énormément. Ce séjour m'a profondément marquée et m'a donnée envie, plus tard, de rendre la pareille en accompagnant à mon tour des jeunes dans leur quotidien.

QU'EST CE QUI VOUS A MOTIVÉE À DEVENIR ACCOMPAGNANTE ÉDUCATIVE ET SOCIALE (AES) ?

Au départ, je travaillais comme auxiliaire de vie au CIAS de Tartas, auprès de personnes âgées à domicile. Mais j'avais envie d'évoluer, de relever de nouveaux défis et d'avoir un rôle plus actif dans l'accompagnement. Mes responsables ont accepté de financer ma formation d'un an pour devenir AES. Depuis toujours, j'ai ce besoin d'aider les autres, de faire passer les autres avant moi, et je me suis rendu compte que le métier d'AES correspondait parfaitement à mes valeurs et à ma personnalité. Même si au départ je n'avais pas envisagé de travailler avec les jeunes, mon stage au DITEP m'a ouvert de nouvelles perspectives.



QUE SIGNIFIE CONCRÈTEMENT LE MÉTIER D'AES ET VOTRE RÔLE SUR LE DITEP DE GASCOGNE ?

Le métier d'AES consiste à accompagner les personnes, qu'elles soient en situation de handicap ou âgées, dans leur vie quotidienne : hygiène, repas, démarches admin, accompagnement des soins, activités éducatives et sociales.

Au DITEP, cela prend une dimension particulière puisque l'on accompagne des jeunes dans leur vie sociale, scolaire et personnelle. On essaie aussi de leur apporter un soutien psychologique et de les aider à mieux comprendre et gérer leurs émotions. Par exemple, j'ai créé avec un jeune une activité originale autour de ses émotions et de sa passion pour le football. Nous avons utilisé des images de footballeurs associées à des émotions comme la tristesse ou la colère, et il devait tirer sur des plots représentant ces émotions pour ensuite expliquer ce qu'il ressentait et comment il les gérait. Ensemble, nous avons même construit une "*roue des émotions*" pour qu'il puisse suivre chaque jour ce qu'il ressent. Ces petits projets permettent de mieux accompagner les jeunes et de leur donner des outils concrets pour verbaliser leurs émotions.

COMMENT VOTRE EXPÉRIENCE PASSÉE EN TANT QU'ENFANT AU DITEP INFLUENCE T-ELLE VOTRE PRATIQUE AUJOURD'HUI ?

Être passée de l'autre côté m'a donné une perspective unique. Je sais ce que cela fait d'être accompagné et ce que cela représente d'avoir des adultes bienveillants autour de soi.

Mais, je fais attention à ne pas laisser mon vécu influencer directement mes décisions professionnelles. Je peux partager mon expérience si un jeune le demande, mais chaque situation est différente et chaque jeune est unique. Ce retour m'aide surtout à créer un lien de confiance et à mieux comprendre certaines réactions.

QUELS ONT ÉTÉ LES DÉFIS ET LES MOMENTS MARQUANTS DE VOTRE STAGE ?

Le plus grand défi a été de gérer mes émotions face aux jeunes qui peuvent avoir des comportements très intenses. Parfois, il faut savoir prendre du recul et faire passer le cadre avant ses propres sentiments. Les éducateurs m'ont beaucoup guidée, en m'expliquant comment poser des limites et quand passer la main si une situation devient trop difficile.

Parmi les moments les plus marquants, il y a les temps calmes avec les jeunes. Ces instants où l'on peut s'asseoir, discuter ou partager une activité sont très précieux.

L'activité autour des émotions dont je parlais a été un moment très gratifiant, car j'ai vu les jeunes s'ouvrir et progresser dans leur compréhension de leurs émotions.

Et puis, le soutien et la bienveillance de l'équipe éducative m'ont beaucoup touchée. Travailler en équipe, comme je ne l'avais jamais fait auparavant, a été une expérience enrichissante et rassurante.

QUEL MESSAGE AIMERIEZ-VOUS TRANSMETTRE AUX JEUNES ACTUELLEMENT ACCOMPAGNÉS EN DITEP ?

Je leur dirais de s'accrocher et de ne jamais perdre espoir, même si certains jours semblent difficiles. Je sais par expérience que parfois, on peut avoir l'impression que l'on est incompris ou que les éducateurs sont des figures d'autorité strictes, mais ils sont là pour aider, pas pour punir. Chaque effort, chaque étape franchie, aussi petite soit-elle, compte et contribue à progresser.

Il est important de comprendre que l'accompagnement n'est pas un obstacle mais une aide pour se construire et apprendre à gérer ses émotions et son quotidien. Même quand le chemin paraît long et compliqué, il faut garder confiance en soi. Chaque progrès, chaque réussite, même minime, est un pas vers plus d'autonomie et de bien-être. Il faut juste accepter le soutien proposé, poser des questions quand on en a besoin et croire que l'on peut avancer, jour après jour.

ET QUELS CONSEILS DONNERIEZ-VOUS À CEUX QUI SOUHAITENT SE LANÇER DANS UNE CARRIÈRE DANS LE SECTEUR MÉDICO-SOCIAL ?

Je dirais qu'il faut être prêt à s'investir pleinement, tant sur le plan émotionnel que professionnel. Il faut développer de l'empathie, de la patience et savoir écouter, car chaque personne accompagnée est unique et chaque situation peut être complexe.

Travailler en équipe est essentiel : partager ses expériences, demander de l'aide et soutenir les collègues rend le travail plus efficace et gratifiant.

C'est un métier exigeant, parfois éprouvant, mais incroyablement enrichissant. On a la possibilité de faire une vraie différence dans la vie des autres, de les aider à progresser, à s'épanouir et à surmonter leurs difficultés.

Ceux qui choisissent cette voie doivent savoir que la récompense ne se mesure pas en chiffres ou en horaires, mais dans les progrès et les sourires de ceux que l'on accompagne. Il faut être sincèrement motivé par l'envie d'aider, prêt à relever des défis et ouvert à apprendre de chaque situation.

Pour moi, c'est l'un des plus beaux métiers qui existent, car il permet de transformer son empathie et son vécu en force pour accompagner les autres.

Interview réalisée par :

CLARA LOTTIN

en charge de la communication
de l'Association Rénovation



RÉSIDENCE D'ACCUEIL GALLIENI

UNE P'TITE CASE EN MOINS

Et si l'humour devenait un levier pour faire tomber les clichés ?

C'est autour de cette idée qu'est né *Une p'tite case en moins...* qui donne un p'tit truc en plus, un court-métrage imaginé et réalisé par les locataires de la Résidence d'Accueil Gallieni, avec l'accompagnement de l'Association Rénovation.

À travers des scènes pleines d'autodérision, le film détourne les stéréotypes associés aux troubles psychiques pour mieux les désamorcer. Il ne s'agit ni de minimiser les difficultés ni de les masquer, mais de reprendre la main sur les représentations. De dire autrement, avec humour et intelligence, ce qui est trop souvent enfermé dans des regards réducteurs.

Dans ce court-métrage, les locataires choisissent de parler d'eux-mêmes. Ils rappellent une évidence trop souvent oubliée : les personnes concernées par des troubles psychiques ne se résument pas à un diagnostic. Elles rient, créent, aiment, travaillent, s'engagent et participent pleinement à la vie de la cité. Le film devient ainsi un espace de réappropriation de l'image de soi, un geste à la fois artistique, politique et profondément humain.

La Résidence d'Accueil Gallieni accueille des personnes en situation de handicap psychique et de précarité de logement, suffisamment stabilisées pour vivre de manière autonome dans un cadre collectif.

Chacun y dispose de son espace personnel et peut, selon ses besoins et ses choix, bénéficier d'un accompagnement social, médico-social ou sanitaire. C'est un lieu où l'on reprend pied, où l'on se reconstruit, où la confiance peut à nouveau se déployer.



Avec *Une p'tite case en moins*, les locataires adressent un message simple mais essentiel : mieux se connaître, c'est mieux vivre ensemble. Le film s'adresse aux riverains, aux institutions et plus largement à la société, en invitant à changer de regard, à rencontrer plutôt qu'à juger, à comprendre plutôt qu'à craindre. Il rappelle aussi que la santé mentale est une affaire collective, qui se joue autant dans les politiques publiques que dans les gestes et les regards du quotidien.

Parce que casser les clichés, c'est aussi créer du lien. Et parfois, un peu d'humour suffit à ouvrir la voie.



**VIDÉO
DISPONIBLE
ICI**

UN ANGE PASSE : VOICI SERAPHIN PH

On ne s'en est que peu inquiété pendant très longtemps mais, depuis l'invention des politiques d'insertion et surtout celles dites « d'inclusion » dans le champ du handicap, une véritable révolution est engagée. Sous-tendue par la loi du 5 février 2005 et la convention internationale des droits des personnes handicapées il s'est agi tout simplement de remettre en cause le modèle des institutions médico-sociales progressivement mis en place à partir des décennies 1950-60 et dont le socle était constitué par les "établissements et services médico-sociaux" de la loi du 30 juin 1975 : le principe en était, à partir de diagnostics portés sur les déficiences et difficultés de personnes définies comme "handicapées", de les placer dans des structures spécialisées habilitées à les prendre totalement en charge car mobilisant l'ensemble des services techniques et professionnels considérés comme adaptés à leurs situations.

Sur la lancée d'un cadre juridico-institutionnel très structuré et prégnant, on a pu pendant une vingtaine d'année n'adapter que marginalement l'offre des établissements en se satisfaisant de proclamations très consensuelles sur les droits, le "pouvoir d'agir" ou encore les "besoins" des bénéficiaires de l'aide sociale et en ouvrant certains établissements avec des "dispositifs intégrés" ou encore des montages en "parcours" complétés de connexions avec l'éducation nationale ou le champ de l'emploi.

Mais il faut le reconnaître et ce n'est guère étonnant, le système établi a manifesté une capacité de résistance considérable, d'ailleurs liée en grande partie à sa cohérence et à son efficacité. Il est connu de longue date que les politiques ne changent en réalité que de façon incrémentale, avec un long travail collectif qui procède d'un basculement lent de leurs conceptions fondamentales et d'une transformation très progressive des arrangements institutionnels.

Mais, tant la poussée de représentations qui évoluent, ici autour de la nouvelle norme "d'inclusion" et de ses dérivés en matière de conception des personnes, de leurs droits et de leurs attentes, que de la critique du modèle français notamment par les organes chargés du contrôle de l'application de la convention internationale, tout s'accélère : il faut réaliser la transformation de l'offre pour qu'elle se construise non plus à partir du modèle « établissement » et « placement » du passé, mais en se pensant en considération de la personne à prendre non plus en charge mais « en compte », de sa situation, de ses « besoins » et de ses demandes, cela en la référant le plus possible aux institutions de droit commun. Si l'orientation générale ne peut que susciter l'adhésion, voire l'enthousiasme, il faut bien se rendre à l'évidence : elle suppose une modification en profondeur de l'héritage organisationnel des établissements et services tels qu'ils étaient conçus.

Et naturellement, puisque c'est là on le sait le « nerf de la guerre », ce sont les modalités du financement qui doivent être repensées : comment sortir d'un financement "à la place" et aller vers un financement au "parcours" constitué de prestations séquentielles, diversifiées, individualisées et évolutives. Bref, comment passer d'une allocation de ressources fondée sur le fonctionnement de structures à une attribution établie en fonction de prestations individualisées.

C'est là qu'intervient la réforme dénommée SERAFIN-PH pour *"services et établissements : réforme pour une adéquation des financements aux parcours des personnes handicapées"*.

En considérant cette dénomination, on pourrait dire que tout y est dit en ce qui concerne l'objectif principal de ce nouveau système : il s'agit de financer une logique d'intervention conçue comme un "parcours de vie" et en conséquence de transformer l'offre médico-sociale ; à cette finalité principale s'en ajoute une autre : attribuer des budgets équitables aux ESSMS en liant les ressources allouées aux caractéristiques des personnes et aux modalités d'accompagnement que cela suppose.

La réforme SERAFIN-PH s'est engagée dans un long parcours en 2014 en suscitant tout d'abord un travail d'évaluation des coûts, ce qui était indispensable à la fabrication d'un nouveau modèle ; cette évaluation a été menée en plusieurs vagues sur le fondement d'observations dans les établissements et services (première enquête de la CNSA, enquête dite "repères" de nature qualitative et individualisée...

... étude nationale des coûts) ; ensuite ont été élaborés des scénarii de "modèles de financement" à partir de 2018 : un premier modèle a été identifié, reposant sur une logique de droits de tirages individualisés attribués à la personne elle-même ; il a été écarté car il organisait purement et simplement un marché de prestations avec un financement direct des bénéficiaires (dénommé droit personnalisé à prestation, DPP) les structures n'étant plus financées par les autorités publiques mais par leurs bénéficiaires dans le cadre d'une offre régulée. C'est finalement un modèle "adaptatif" qui a été retenu : il conservait l'allocation des ressources aux établissements et services mais avec d'un côté une redéfinition de leur montant dans un "budget socle" garantissant une stabilité des moyens, et de l'autre un financement visant l'adaptation des prestations en fonction des situations individuelles dans un "budget variable" et des "financements complémentaires". Après une phase d'expérimentation en 2021-2022 sur un panel de plus de 1200 structures médico-sociales, la mise en œuvre de la réforme a été décidée en 2023 selon un déploiement progressif par vagues en commençant par les enfants en situation de handicap. Par ailleurs, durant ces périodes de construction et d'expérimentation, on a procédé à la définition d'une "nomenclature des besoins et des prestations" qui entend objectiver les interventions diverses tant pour les opérateurs directs que pour les régulateurs publics.

Et au bout du compte, le projet de réforme a pris place dans la LFSS 2026 (nouvel article L. 314-2-4 dans le code) pour une mise en œuvre effective qui concerne 4000 établissements et services accompagnant des enfants en situation de handicap.

Pour ces structures, et à titre dérogatoire par rapport aux modalités de tarification de droit commun, il sera donc procédé en 2027 à l'établissement d'une part d'une dotation globale fondée sur les caractéristiques de leur offre et d'autre part à des financements prenant en compte les caractéristiques spécifiques tant des situations des bénéficiaires que des modalités d'accompagnement (complexité, scolarisation, appui au milieu ordinaire, coopérations, ...).

Si l'on en croit le calendrier ministériel, à l'automne 2026 les établissements concernés connaîtront en principe leur dotation théorique et son évolution prévisible. De 2027 à 2030 la réforme se mettra en place de façon progressive. En 2030, une "convergence" d'ensemble est attendue, toutes les structures devant être intégrées dans le nouveau mode d'allocation des ressources.

Sans qu'il soit ici utile de s'engager plus avant dans l'analyse du système SERAFIN-PH lui-même, sans doute est-il plus profitable de tenter d'en évaluer la portée pour les établissements et services ainsi que pour leurs associations gestionnaires.



Partant d'un modèle encore en place de filières d'établissements spécialisés juxtaposés et auxquels sont confiés des publics captifs, ces structures étant gérées par des personnes morales majoritairement associatives ou des établissements publics, il s'agit donc d'impulser une logique horizontale dans laquelle ce sont les caractéristiques et demandes des personnes considérées individuellement qui commandent la délivrance de prestations individualisées, diverses, simultanées ou successives ; le montage vertical, sectoriel et cloisonné doit céder le pas à une organisation territoriale, intersectorielle et partenariale. C'est là ce que l'on dénomme "*la transformation de l'offre*" destinée à susciter le "*virage inclusif*".

Reste alors à se demander comment intégrer ce nouveau modèle d'action sociale et penser en conséquence l'évolution souhaitable tout autant que possible des établissements et services.

On doit tout d'abord constater que la mutation du "*virage inclusif*" telle qu'elle s'organise avec le système SERAFIN-PH revêt une allure de compromis entre l'ancien modèle et le nouveau. Car finalement, si l'on allait au bout des logiques projetées, c'est un financement des bénéficiaires directement qui pourrait s'imposer, à charge pour eux d'acheter des prestations à des opérateurs labellisés par un régulateur public ; c'est d'ailleurs ce qu'avaient esquissé des projets initiaux.

bref, l'organisation d'une forme de marché dominé par la demande, à savoir les personnes handicapées et leur famille, et régulé par la puissance publique. Mais on le sait, un tel modèle d'une part bouleverserait totalement l'offre existante en éliminant les associations dans leur rôle d'instance intermédiaire pour aller sans conteste vers une logique entrepreneuriale et d'autre part, comme le montre l'offre en matière de maintien à domicile des personnes âgées, provoquerait inmanquablement un abaissement de la qualité des prestations et des pénuries d'offre pour certaines prestations ou dans certaines zones. On a donc opté pour un financement de l'offre, avec incitation par le système de financement à modifier les caractéristiques de cette offre, ce que veut impulser très exactement le dispositif SERAFIN-PH.

Mais, de logique adaptative, le système SERAFIN-PH n'en comporte pas moins des effets qu'il convient de bien comprendre.

Le premier effet est interne aux établissements et services existants ainsi qu'aux associations gestionnaires. Le financement reposant sur l'identification d'un socle prenant en compte les caractéristiques de leur offre ainsi que les situations des bénéficiaires et les modalités de leur accompagnement, il paraît évident qu'un effort doit être accompli dans la caractérisation et la définition de ce que font les opérateurs : quelles sont les publics accueillis, quelles sont leurs spécificités, que fait-on avec eux et pour quels résultats ? Dans ce questionnement, l'identité de chaque structure et l'adéquation moyens et résultats devient centrale pour toute instance qui entend se positionner.

On doit donc dépasser le stade des « projets d'établissements » tels que conçus actuellement pour aller vers une capacité à mettre en évidence ce qui est fait, si possible bien fait, et ce qui en résulte. Et dans ce travail la structure associative doit se muer en ressource pour intégrer à un niveau pertinent une compréhension des problématiques affrontées et des remédiations qui sont proposées, c'est-à-dire monter en généralité pour situer les pratiques dans un cadre d'ensemble qui leur donne sens.

Le second effet, plus difficile à maîtriser, est externe tant aux établissements/services qu'au gestionnaire associatif. Le modèle SERAFIN-PH est on l'a vu de logique horizontale et systémique ; il fait basculer le système vers une dimension territoriale que l'organisation antérieure pouvait minimiser, souvent ignorer. Pour le dire simplement, la question est de savoir comment on structure des partenariats territorialisés soit à l'extérieur de l'action sociale (éducation, emploi, santé, sport, culture...), soit en son sein du fait des décroissements impliqués (connexions avec d'autres établissements/services, construction de parcours avec intervenants multiples) ; au-delà des établissements/services, se pose le partage des territoires entre opérateurs, associations, entreprises et services publics qui, pour l'heure, étaient juxtaposés. Sur ce dernier point, il est possible d'imaginer que tel ou tel opérateur soit dominant pour tel ou tel type de handicap et donc de prestations, mais il peut aussi y avoir des concurrences provoquant des difficultés à organiser l'offre.

Sur ce dernier plan, la capacité des établissements/services et des organes gestionnaires à faire valoir une identité et des capacités propres et reconnues va devenir centrale. La politique "d'inclusion" doit donc être pensée par chaque association, non pas comme un principe général et consensuel, mais dans ses implications concrètes et ses mises en forme pratiques : que fait-on, pourquoi et comment le fait-on ?

Finalement SERAFIN-PH, qui porte un nom d'anges, pourrait tout aussi bien se muer en démon si l'impact qu'il porte n'est pas bien compris et maîtrisé, cela d'autant plus que naturellement les contraintes financières vont continuer à peser et à être déportées vers les opérateurs. Il convient, dans toute la mesure du possible, d'engager réflexion et expérimentation de façon à accroître significativement les aptitudes stratégiques des structures ; et, en disant "*stratégiques*", l'enjeu est de se comprendre soi-même et de se situer dans son environnement pour en tirer des axes d'action et d'organisation. Finalement, de solides réalités à envisager, et donc rien à voir avec les débats sur le "*sexé des anges*" auxquels nous entraînent souvent les considérations générales et les principes abstraits.

ROBERT LAFORE

Professeur émérite de Sciences Po
Bordeaux et membre du Bureau
à l'Association Rénovation





FAM TRIADE

RENCONTRE AVEC RAPHAËL

Entre humour, imagination et lignes de code, Raphaël raconte comment la programmation est devenue pour lui un espace de création, de liberté et de reconstruction. Pensionnaire au FAM Triade, il fréquente chaque semaine le Nom Lieu, où il développe son propre jeu vidéo, inspiré d'Undertale, avec l'envie forte de proposer un univers où l'on peut avancer sans faire de mal. Dans cette interview, il partage son parcours, ses personnages, et la manière dont le jeu vidéo l'aide à transformer ses émotions en récits et en mondes à inventer.

POUVEZ-VOUS VOUS PRÉSENTER ?

Je suis Raphaël et je suis pensionnaire au FAM Triade depuis 3 ou 4 ans. J'occupe un appart en colocation avec 2 autres personnes, et nous nous entendons très bien. Si je devais me décrire, je dirais que je suis un petit plaisantin, j'aime bien faire rire les gens. J'ai beaucoup d'humour. Et même sans faire d'humour, je sais faire rire les gens.

COMMENT AVEZ-VOUS DÉCOUVERT LE NOM LIEU ?

J'ai découvert le Nom Lieu quand j'étais patient au Centre de Réadaptation au foyer Pasteur. Un éducateur m'a proposé d'aller faire quelques essais pour découvrir la programmation et créer mon propre jeu. Ça m'a beaucoup plu et, depuis, j'y vais toutes les semaines. Ce qui m'a donné envie de m'y investir, c'est l'ambiance conviviale et le fait qu'on puisse apprendre tout en s'amusant.

QUEL ÉTAIT VOTRE PROJET ?

Je voulais créer mon propre jeu, car j'adore *Undertale*. Dans ce jeu, pour progresser et passer des niveaux, il faut parfois faire des choses pas très bien, comme tuer des personnages auxquels on peut s'attacher. Je voulais créer ma version du jeu, où il serait possible de progresser sans avoir à faire de mal à qui que ce soit.

ET VOUS AVEZ TOUT APPRIS EN PROGRAMMATION AU NOM LIEU ?

Oui et non, je ne connaissais rien en codage au départ, j'étais autodidacte. J'essayais d'apprendre par moi-même en regardant des tutoriels sur Internet, surtout sur YouTube, mais ce n'était pas toujours simple.

Au Nom Lieu, les ateliers m'ont beaucoup aidé à progresser. Tous les mercredis après-midi, je travaille en autonomie sur mon projet de codage, sur mon PC. Puis, le samedi matin, mon professeur vient me voir et on code ensemble pendant environ une heure et demie. C'est le moment où il m'apprend de nouvelles techniques, corrige ce que j'ai fait et m'aide à avancer plus vite que seul.

Les ateliers sont plutôt individuels et en mode retrait, mais si j'ai besoin d'aide sur certains aspects, comme le concept art d'un personnage, il y a toujours quelqu'un pour m'aider.

Le Nom Lieu fonctionne pendant l'année scolaire, donc il y a une pause pendant les vacances, mais sinon les ateliers ont lieu régulièrement. Parfois, j'essaie aussi de coder à la coloc, mais c'est un peu plus compliqué de me concentrer.

QU'EST CE QUI VOUS PLAÎT DANS LA PROGRAMMATION ?

Ce que j'aime dans la programmation, c'est de pouvoir créer mes propres choses et inventer mon univers. C'est un peu comme un "sandbox" : un espace libre où l'on peut construire tout ce qu'on veut, tant qu'on connaît les outils et les techniques. C'est très amusant de voir ses idées prendre vie et de pouvoir expérimenter.

POUVEZ-VOUS ME PARLER DE VOS PERSONNAGES ET VOS PROJETS CRÉATIFS PERSONNELS ?

Ce qui me plaît aussi, c'est de pouvoir inventer mes propres personnages. Par exemple, j'ai créé Fire Drake, une version améliorée d'un personnage existant, Snow Drake. Au lieu d'être un petit oiseau de glace, je l'ai transformé en oiseau de feu et je lui ai fait dire des jeux de mots sur le feu.

La programmation me permet de laisser libre cours à mon imagination. Je rêve beaucoup, et certains de mes rêves m'inspirent des idées pour mes jeux.

J'ai commencé à imaginer un projet futur où les choix du joueur influencent l'histoire et les secrets du personnage. Même si ce n'est pas encore complètement réalisable, c'est une façon pour moi de matérialiser mes idées et mon imaginaire.

MERCI D'AVOIR RÉPONDU À MES QUESTIONS ! EST-CE QUE VOUS VOULEZ AJOUTER QUELQUE CHOSE ? UN DERNIER MOT ?

Oui, je trouve ça vraiment chouette de pouvoir parler de mon expérience et surtout de mes jeux vidéo dans ce magazine. C'est toujours cool de pouvoir partager ce que j'aime.

Undertale, le jeu qui m'a inspiré, a beaucoup compté pour moi. Sans ce jeu, je ne serais peut-être pas la même personne qu'aujourd'hui. À une époque, j'étais très déprimé après une rupture douloureuse, et jouer à Undertale m'a beaucoup aidé. Il m'a fait ressentir toutes sortes d'émotions : colère, joie, tristesse... mais surtout des émotions vraies. Franchement, ce jeu a été un vrai compagnon pour moi, presque comme un ami, et ça m'a fait du bien.

Interview réalisée par :

CLARA LOTTIN

en charge de la communication
de l'Association Rénovation

DITEP RIVE GAUCHE

LA VIE AU SESSAD

Yo ! au sessad de Pauillac
La vie est belle, c'est super cool !
On a l'impression
D'être libéré de la pression.
On chante, on peut faire c'qu'on veut
On mange bien, on est toujours heureux !
On s'fait des copains, on s'fait des amis
On fait beaucoup plus de rencontres
Que dans la vie !
Dans notre vie, nous n'avons pas tout ce qu'on veut
Mais au SESSAD on a toujours du bonheur
Car les professionnels ont du cœur,
Ils sont toujours gentils
Au SESSAD on a la belle vie !
Même les ados sont contents
Ils le notent 5 étoiles comme au restaurant.

youyou

*slam écrit par une adolescente
accompagnée par le S2A de Pauillac
du DITEP Rive Gauche*



ASSOCIATION

RÉNOVATION ET BELLEFONDS : UNE COOPÉRATION ENGAGÉE

En novembre dernier, l'Association Rénovation et l'Association Bellefonds ont officialisé la signature d'une convention de coopération, marquant une étape structurante dans un projet de rapprochement entre les deux structures.

La convention a été signée par Bernard BROUSTET, président de l'Association Rénovation, et Sabine DUTHEIL, présidente de Bellefonds.

Ce rapprochement s'inscrit dans une trajectoire clairement définie : la convention de fusion-absorption devrait être formalisée au plus tard en septembre 2026, pour une effectivité programmée au 1er janvier 2027, sous réserve des validations réglementaires nécessaires.

Implantée à Cenon, l'Association Bellefonds développe une expertise reconnue dans l'accompagnement d'enfants âgés de 2 ans et demi à 12 ans présentant des difficultés de socialisation et de scolarité. Elle porte un Institut Thérapeutique, Éducatif et Pédagogique (ITEP), structuré autour d'un semi-internat de 37 places et d'un Service d'Éducation Spéciale et de Soins À Domicile (SESSAD) de 38 places.

Validée par les assemblées générales respectives des deux associations, cette démarche vise à consolider les expertises, à unir des compétences complémentaires et à garantir une réponse toujours plus qualitative et structurée aux besoins des enfants, adolescents, adultes et familles accompagnés sur le territoire.

Ce projet de coopération s'inscrit dans une dynamique de continuité des parcours et de renforcement de l'offre d'accompagnement, notamment sur la rive droite de la Métropole bordelaise et les territoires voisins.



ESTANCADÉ 40

MURS VIVANTS

Des œuvres originales transforment les murs blancs de l'Estancade en véritables fresques d'expression.

À la suite des travaux d'isolation du bâtiment, les murs intérieurs de l'Estancade ont été repeints... en blanc. Très vite, l'envie est née de personnaliser ces espaces, d'y apporter de la couleur et de laisser une trace des jeunes qui fréquentent le lieu.

Lors d'un Conseil de la Vie Sociale, l'idée a émergé d'utiliser ces grands murs blancs comme supports de création. Un concours de dessin a été lancé, ouvert à tous les jeunes volontaires, sans thème ni consigne particulière. Trois œuvres ont été proposées. Chaque proposition étant de grande qualité, il était impossible de faire un choix unique. D'autres idées ont alors vu le jour, et la décision a été prise : reproduire chaque dessin sur les murs.

Pour ce faire, les dessins ont été projetés sur le mur grâce à un vidéoprojecteur, ce qui a permis de les reproduire fidèlement.

Certains jeunes ont travaillé sur les grandes surfaces, tandis que d'autres ont peint les zones plus petites à l'acrylique et aux Posca.

Le résultat final est éclatant : les couleurs vives et les motifs ressortent parfaitement, restituant l'esprit des croquis originaux. Cette activité a été l'occasion pour les jeunes de :

- laisser libre cours à leur imagination sur un support inhabituel ;
- expérimenter des outils et des textures qui offrent un rendu "imparfait" mais émouvant ;
- partager un moment calme et privilégié avec l'adulte, sans pression ni enjeu, juste le plaisir de créer.

Forts de cette expérience, d'autres projets sont envisagés, notamment dans la salle de réunion, la cuisine ou certains bureaux, avec l'accord des personnes concernées, pour continuer à personnaliser et embellir les lieux qui, plus que jamais, leur appartiennent.

Article construit à partir d'un écrit de :

LAURA BERNADET

éducatrice spécialisée
à l'Estancade 40



CENTRE DE SANTÉ MENTALE INFANTILE

INTERVIEW DU DR. ÉRIC JAÏS

Après plus de trente années consacrées à la psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent, Éric JAÏS a pris sa retraite en mars 2025. De ses débuts au CSMI à la création du CATTP Sud Médoc, il revient sur un parcours riche d'expériences et d'innovations au service des jeunes patients et de leurs familles.

POUVEZ-VOUS NOUS RACONTER COMMENT VOUS ÊTES ARRIVÉ À L'ASSOCIATION RÉNOVATION ET CE QUI VOUS A MOTIVÉ À CHOISIR LA PSYCHIATRIE DE L'ENFANT ?

J'ai toujours été attiré par la psychiatrie dès mes études de médecine, mais c'est pendant mon internat que la psychiatrie de l'enfant m'a tout particulièrement intéressé.

À l'époque, dans la formation et la pratique hospitalière de l'Interne à Bordeaux, le travail avec l'enfant et l'adolescent se déroulait à l'extérieur de l'enceinte hospitalière et l'approche psychothérapique était privilégiée, deux composantes des soins qui m'ont attiré.

L'arrivée à l'Association Rénovation, au CSMI, en 1993 a été motivée par la possibilité de travailler au sein d'une équipe pluridisciplinaire et d'aborder les soins psychiques aux enfants et adolescents de manière globale, en dehors de l'hôpital, au plus près de leur lieu de vie, avec leur famille, leurs relations sociales, leur scolarité, tout ce qui justifie le travail de la psychiatrie qui fut appelée "de secteur", à proximité géographique du patient.

QUELS ONT ÉTÉ LES MOMENTS MARQUANTS DE VOTRE CARRIÈRE AU SEIN DES CMP ET DU CSMI ?

Chaque étape a été formatrice. Travailler d'abord dans plusieurs CMP du Médoc, puis à Blanquefort, a permis d'effectuer de nombreuses consultations, d'être confronté à des pathologies très diverses qu'il s'agissait de pouvoir évaluer et soigner avec des moyens souvent "bien modestes" ; comprendre la diversité des situations familiales et sociales et l'importance de la coordination avec les partenaires médicaux, scolaires, éducatifs et sociaux, participer à l'organisation et diriger le travail d'une équipe pluridisciplinaire en prenant en considération les particularités de chacun.

La prise en charge thérapeutique était la préoccupation de chacun des professionnels et les réunions d'équipe le lieu d'élaboration d'une conduite des soins.

Puis, il y a eu bien sûr en 2011, l'ouverture du CATTP.



VOUS AVEZ ÉTÉ À L'ORIGINE DE LA CRÉATION DU CATTTP SUD MÉDOC. COMMENT CE PROJET EST-IL NÉ ET QUEL RÔLE Y AVEZ-VOUS JOUÉ ?

Le projet est né vers 2005, au CMPEA de Blanquefort dont j'étais alors le médecin responsable. Nous étions de plus en plus confrontés à l'insuffisance de soins adaptés spécifiquement aux adolescents à proximité de leur lieu de vie. Des groupes de psychodrame avaient été créés depuis plusieurs années, auquel l'adolescent participait une fois par semaine, mais un travail suffisamment soutenu avec les parents et l'environnement social et scolaire était impossible à mettre en place faute de moyens. Ces conditions de travail ne permettaient pas un travail thérapeutique en profondeur, à un âge charnière où le grand enfant devient empêché ou submergé par l'émergence de la pulsionnalité.

Nous avons donc initié une réflexion avec toute l'équipe puis en plus petit groupe, pour rédiger un projet de soins psychiques pluri-hebdomadaire de l'adolescent dans un espace spécifiquement dédié. Après la constitution du dossier, j'ai participé aux étapes successives de présentation à la direction et au conseil d'administration de l'Association ; puis lorsque l'accord financier de l'ARS a été obtenu en 2011, il s'est agi de constituer une équipe, de trouver des locaux avec un budget alloué inférieur à celui du projet présenté. Néanmoins, nous avons pu ouvrir dans les temps et recevoir rapidement des adolescents en demande, qui ont stimulé l'enthousiasme créatif de l'équipe.

QUELLES SONT LES SPÉCIFICITÉS DU CATTTP PAR RAPPORT AUX AUTRES STRUCTURES POUR ENFANTS ET ADOLESCENTS ?

Le CATTTP fait partie du CSMI, établissement sanitaire de Rénovation, lieu de soins ; mais au contraire des centres médico-psychologiques, ce n'est pas un lieu de consultation psychiatrique en vue d'évaluation diagnostique. Les ados y sont reçus à leur demande et celle de leur parents, adressés par un psychiatre d'exercice public ou privé, rencontré à l'hôpital, en CMP, en cabinet libéral... et qui a posé cette indication thérapeutique.

À partir de là, l'équipe du CATTTP construit un projet spécifique à chaque adolescent, constitué de psychothérapie groupale et si besoin individuelle, de séances mensuelles avec ses parents, de consultations psychiatriques et d'un accueil qui lui est accessible pendant tous les temps d'ouverture du Centre. Des réunions d'équipe hebdomadaires permettent de réfléchir à l'évolution de l'adolescent et à sa relation avec les professionnels, au plus près. Le travail de partenariat avec les équipes socio-éducatives et scolaires favorise le maintien de l'adolescent dans son univers habituel.

QUELS DÉFIS AVEZ-VOUS RENCONTRÉS DANS LA MISE EN PLACE ET LE DÉVELOPPEMENT DU CATTTP ?

Il a fallu trouver des locaux adaptés avec une exigence d'ouverture sur un territoire péri-urbain où les opportunités étaient rares ; constituer une équipe pouvant s'engager pour des temps partiels parfois minces afin de proposer une diversité de prises en charges thérapeutiques tel qu'inscrit dans le projet.

Mais le défi de chaque jour avec les adolescents en souffrance est de maintenir le cap optimiste de leur évolution favorable, en supportant leurs louvoiements, leurs absences et leurs refus, en accompagnant les doutes de l'entourage familial, scolaire et social, et des membres de l'équipe de soin, de chacun, d'où, encore une fois, toute l'importance du travail institutionnel de réflexion de l'ensemble de l'équipe.

QUEL REGARD PORTEZ-VOUS SUR VOTRE IMPACT AU SEIN DU CSMI ET AUPRÈS DES ADOLESCENTS ?

Mon implication de psychiatre dans l'Association a permis j'espère de maintenir et continuer à affirmer, à montrer les bénéfices, des soins psychothérapeutiques individuels et de groupe pour les enfants et les adolescents.

J'ai été heureux de participer à faire vivre les centres médico-psychologiques dans la cité, au plus près du lieu de vie des patients, hors les murs de l'hôpital et de montrer que de nouvelles structures de soins pouvaient encore être créées au service de chacun, sans nécessité de paiement à l'acte.

QUELS SOUHAITS OU CONSEILS LAISSEZ-VOUS À L'ÉQUIPE DU CATTP POUR L'AVENIR ?

Je souhaite bien sûr que le CATTP continue à se développer dans cette dynamique d'écoute de la souffrance du patient, non pour la calmer mais pour aider l'adolescent à la penser, à la dépasser et à pouvoir grandir psychiquement.

Que l'équipe puisse garder sa motivation et son implication, accédant enfin j'espère à des locaux plus grands et plus adaptés, où les espaces des parents et des adolescents, en particulier, puissent être séparés.

Cette création d'un CATTP en milieu péri-urbain accueillant également une population vivant en zone rurale, a mis en évidence aussi le manque qui existe sur le territoire du Nord Médoc où un tel dispositif serait sûrement très utile.

Interview réalisée par :

CLARA LOTTIN

en charge de la communication
de l'Association Rénovation

SIÈGE SOCIAL

DANS LA PEAU DE .. VIS MON TRAVAIL À L'ASSOCIATION

Pour la seconde année, l'équipe QVCT de l'Association Rénovation a organisé l'action Vis mon travail. Le principe était simple : pendant une demi-journée, chaque participant a pu expérimenter le travail d'un.e collègue d'un autre métier, dans un autre établissement, et réciproquement. L'objectif était de découvrir de manière concrète les missions des autres, mieux comprendre les métiers et les contraintes de chacun, et favoriser la transversalité et les échanges entre établissements.

En 2025, 24 professionnels ont participé à l'expérience, formant 12 binômes allant des éducateurs spécialisés aux psychologues, en passant par des éducateurs, des référents qualité, des secrétaires de direction, des chargées des RH, des agents de paie et des animateurs socioculturels. Les retours montrent à quel point cette immersion a permis de prendre conscience de la diversité et de la complexité des métiers au sein de l'association.

DÉCOUVRIR L'AUTRE CÔTÉ DU MIROIR

Pour beaucoup, l'expérience a été une véritable révélation. Une participante raconte son immersion dans un DITEP : *"J'ai découvert le quotidien d'un établissement et le travail d'un éducateur. Les jeunes ont besoin d'être rassurés en permanence et de garder des repères."*

"Mon binôme connaissait heure par heure l'emploi du temps de chacun, remarquait les absences ou les présences inattendues, et anticipait tout ce qui devait se passer. Tout cela tout en restant disponible et attentif aux situations immédiates. J'ai réalisé que gérer tout cela représentait une charge mentale énorme."



Pour d'autres, c'est la rencontre avec les équipes et la dynamique d'un service qui a été marquante. Une participante témoigne :

"J'ai beaucoup apprécié rencontrer les professionnels et changer de point de vue sur l'image que l'on se fait souvent de leur établissement. Ils sont engagés, ouverts, et prêts à partager leurs pratiques. Cela m'a permis de mieux comprendre leur rôle et d'être plus claire sur les situations des jeunes que j'accompagne."

Les psychologues et éducateurs ont constaté que l'expérience offrait aussi une vision concrète de l'articulation entre les métiers.

Une psychologue raconte :

"J'ai pu découvrir le fonctionnement des éducateurs et la complémentarité de leurs missions. J'ai été étonnée par la diversité des compétences des jeunes et par la manière dont les professionnels s'adaptent aux situations. Participer aux temps collectifs et aux activités des jeunes m'a permis de mieux comprendre l'importance de la coordination entre toutes les professions."



Clarisse L. (Rive Gauche) Léa H. (Qualité)

Les métiers administratifs ont bénéficié de cette immersion. Une secrétaire de direction explique :

"J'ai découvert la partie des tâches en amont de mon travail et compris comment les missions se croisent entre les services. Cela m'a permis de mieux coordonner les actions, d'éviter les doublons et de reconnaître la complexité du quotidien des collègues."

Au-delà de l'observation, Vis mon travail a favorisé les échanges et la réflexion sur les pratiques. Les participants ont pu poser des questions, partager leurs difficultés et bénéficier d'un regard neuf sur leur activité.

Cette expérience a aussi encouragé la transversalité et la coopération entre établissements. Les participants ont noté que ces immersions ont permis de créer du lien, d'échanger des méthodes et de réfléchir ensemble à des projets communs.

Une participante raconte : *"Nous avons pu échanger sur les points communs et les différences entre nos établissements, et réfléchir à des actions à mettre en place ensemble, comme un projet de sensibilisation à destination des adolescents."*

DES MÉTIERS DIFFÉRENTS DES ENJEUX COMMUNS

Ce qui ressort de cette expérience, c'est la pluralité des métiers impliqués et les points communs qui se dessinent. Tous les participants ont été confrontés à la nécessité d'organiser, anticiper, coordonner et maintenir la qualité dans leurs missions.

Les échanges ont montré que malgré des réalités différentes, les métiers partageaient des exigences communes : rigueur, sens de l'organisation, qualités relationnelles et engagement auprès des personnes accompagnées. *"J'ai pu montrer à mon binôme comment je travaille, expliquer mes méthodes et mes difficultés. Cela m'a permis de partager mon expérience et d'apprendre de l'autre. C'est un vrai moment de partage professionnel et humain."*



Marie-Odile G. (Paie) Cécile DV. (DITEP Rive Droite)

Cette transversalité a permis de comprendre que, malgré des métiers différents, chacun partage des enjeux communs : organiser, anticiper, coordonner et maintenir la qualité dans ses missions. L'expérience a mis en lumière l'importance de la complémentarité et de la coordination entre tous les métiers, et combien le regard de l'autre pouvait enrichir la pratique quotidienne.

UNE ACTION À RENOUVELER

Les participants ont unanimement souligné que l'expérience devait être renouvelée et étendue. Ces demi-journées sont vues comme une initiation à la transversalité, un moment privilégié pour sortir de sa routine et découvrir des métiers et pratiques parfois méconnus. Une participante résume bien cette dimension :

"J'ai pu montrer à mon binôme comment je travaille, expliquer mes méthodes et mes difficultés. Cela m'a permis de partager mon expérience et d'apprendre de l'autre. C'est un vrai moment de partage professionnel et humain."

Renouveler l'action permettrait également de multiplier les rencontres entre métiers différents, de stimuler la créativité et l'innovation dans les pratiques, et de renforcer la cohésion entre services et établissements.

L'expérience a montré que même une demi-journée peut changer la perception que l'on a de son propre métier et de celui des autres, et qu'elle crée des ponts durables entre les équipes.



Camille B. (RH) Ségolène B. (PRS)

Vis mon travail a offert à chaque participant une occasion unique de sortir de sa routine, de découvrir de nouvelles pratiques et de mieux comprendre les collègues d'autres métiers et d'autres établissements. C'est une expérience autant humaine que professionnelle, qui nourrit la curiosité, stimule l'ouverture et renforce le sentiment d'appartenance à l'association.

La prochaine édition est prévue pour le printemps 2026, et tous les professionnels de l'Association Renovation sont invités à y participer. C'est l'occasion idéale pour vivre une expérience enrichissante, découvrir d'autres métiers, partager ses pratiques et renforcer la coopération entre établissements.

Pour tout souhait de participation, n'hésitez pas à contacter Katja REUTER, *psychologue du travail* à l'Association Renovation.



CENTRE DE RÉADAPTATION

LE SOIN AU GRÉ DU TEMPS

À l'occasion de la 40^e Rencontre de Saint-Alban, 4 professionnels du Centre de Réadaptation livrent une parole collective, issue de leur pratique institutionnelle. À partir du thème « Le temps qu'il faut », ils interrogent le temps de la rencontre dans le soin : celui de l'accueil, de l'écoute, de l'ajustement et du lien, là où se joue un soin vivant, ancré et engagé.

À Bordeaux, il existe trois maisons sans enseigne. Rien ne les distingue au premier regard. Des bâtisses de ville nichées dans un quartier cossu, parmi les allées calmes et les balcons fleuris. Pas de signalétique pour y arriver, pas de nomination sur la devanture, pas de blouses, pas de badges. De dehors, rien ne vient signaler que derrière ces trois portes se trouvent des lieux de soin. Dedans il en est de même, rien n'évoque un lieu de soin, si ce n'est l'espace pharmacie. Mais c'est justement dans ce refus du signe que commence le soin. Au centre de réadaptation le soin ne se donne pas à voir, il s'élabore et s'insinue dans les plis du quotidien. Le Foyer Pasteur, le Foyer Marcelin et le Foyer de Caudéran accueillent à temps complet quarante-cinq pensionnaires, chacun pris dans une traversée psychique singulière. L'accueil est proposé pour une durée de trois ans maximum ; des délais sont possibles quand la clinique ou le projet le suggère.

La proximité géographique des maisons rend possible ce que l'institution classique limite : la circulation. On passe d'une maison à l'autre, on s'y retrouve, on s'y découvre.

De cette dynamique naissent des espaces communs, pas nécessairement thérapeutiques au sens strict mais assurément soignants : l'atelier expression, l'atelier vélo, l'atelier sport. Ces espaces sont des lieux d'adresse, de présence. Il ne s'agit pas de "réussir" quelque chose mais d'autoriser la tentative, un mouvement, une parole, un silence, une rencontre.

Et puis il y a le fil de l'année ponctué de rendez-vous festifs auxquels tous ceux qui traversent l'institution sont conviés : Youpi galette et son tournoi de ping-pong, la fête de la musique et sa scène ouverte, Noël et son karaoké géant. Là encore, ce n'est pas tant l'événement en lui-même qui importe, mais ce qu'il permet : se présenter et se rencontrer autrement, être accueilli dans une autre tonalité, hors des assignations habituelles.

Chaque maison comprend différents espaces, dont les usages peuvent varier, selon les moments et les besoins : la grande pièce, tantôt salle à manger, salle de jeu, lieu de réunion ou d'échanges informels autour d'un thé. Les portes s'ouvrent et se ferment, faisant de ces différents espaces des lieux parfois partagés, parfois intimes ou plus confidentiels

Pour chacun des foyers, la ville fait partie intégrante du soin : elle est un champ d'exploration, un partenaire discret.

Commerces, parcs, bibliothèques, piscines, dentistes, kiné... tout est là, à portée de pas, de bus ou de tramway. Dans le quotidien, cette proximité avec le dehors rend possibles des gestes simples, presque anodins, mais qui dans notre contexte prennent une tout autre portée : aller acheter le pain pour le déjeuner, récupérer les journaux pour l'atelier Actu, se rendre au supermarché pour la cuisine du dimanche, aller au théâtre avec l'atelier sortie... Autant d'actes ordinaires qui (re)donnent une trame et de l'épaisseur au quotidien des pensionnaires. Il ne s'agit pas de viser une autonomie normative, encore moins une quelconque réinsertion planifiée, mais bien de réintroduire du continu, du lien, du vivant. Dans ces trajets, nous donnons aux pensionnaires la possibilité de se mettre en mouvement, à leur rythme, dans un monde qui (re)devient fréquentable.

Dans chacun des foyers, le soin s'inscrit dans la durée. La durée du séjour est de trois ans maximum, cette durée ne relève pas d'un cadre administratif figé mais d'un espace-temps suffisamment ample qui nous permet d'énoncer la formule : « ici, vous avez le temps ». Ce temps n'est ni du confort ni du superflu, c'est une nécessité. Nous ne sommes pas dans une clinique de l'urgence, bien que cela puisse se présenter durant le séjour. Trois ans, ce n'est pas un bloc de temps fermé mais une enveloppe temporelle souple qui autorise le mouvement, la répétition, l'interruption, la reprise. C'est un temps qui épouse le rythme de chaque pensionnaire.

Le temps institutionnel ne s'écoule pas selon une ligne droite ou régulière. Il se vit comme un espace mouvant, un tissu vivant, souple, qui se déploie, se contracte, se transforme.

À l'image des espaces physiques (chambres, couloirs, salles communes) le temps change de texture au fil de la journée. Chaque moment possède sa propre tonalité affective, sa luminosité. Ce ne sont pas simplement des heures qui passent, mais des ambiances qui se succèdent, se chevauchent parfois, avec des présences différentes. Le temps dans l'institution n'est jamais uniforme, il épouse la subjectivité de ceux qui le vivent.

Le matin, en particulier, porte cette énergie du recommencement. Il marque le passage, souvent délicat, de la nuit, parfois peuplée d'insomnies, de peurs sourdes ou de rêves en désordre. Il marque aussi le début d'un jour encore incertain. Le lever est un seuil. La parole y est rare, hésitante, engourdie par le sommeil. C'est pourtant là que quelque chose commence. Un mot, un regard, un geste minime. Le temps du « bonjour » est un temps important, de reconnaissance de l'autre. Le moment du traitement du matin signe l'entrée dans une nouvelle journée. Sa portée dépasse largement le cadre d'un simple acte médical, routinisé. C'est un moment charnière, là encore un seuil. Pour les pensionnaires, c'est souvent la première mise en présence, la première adresse de la journée, une rencontre, certes encadrée, parfois un peu forcée, mais récurrente, quotidienne.

Il s'y joue quelque chose de l'ordre du lien, dans sa forme la plus élémentaire : un regard échangé, un mot, une hésitation, un silence. Ce temps offre un espace pour dire, c'est un point d'appui, un premier ancrage.

Ce moment est celui de la relance, de l'engagement. Mais il est aussi un temps d'exposition, où chacun se confronte à ses propres capacités de participation. Certains s'y jettent avec aisance, d'autres peinent à suivre. L'après-midi, souvent, apporte son lot de fatigue ou d'excitation. Certains s'échappent alors à l'extérieur, en quête de distance. D'autres restent, marqués par une lenteur intérieure, une expérience du temps qui se fait plus lourde. Lorsque la fin de journée arrive, elle appelle à un ralentissement, mais ce n'est pas une règle absolue. Pour certains, elle annonce le vide, l'ennui, l'angoisse de la nuit à venir, cet espace d'incertitude entre le jour et l'inconnu de l'obscurité. Pour d'autres, elle est un temps plus propice à la confiance, à l'intimité. Les lumières baissent, les voix deviennent plus discrètes, les regards plus longs, moins pressés. C'est un moment où le rythme de la journée se distend, où la rencontre prend une autre forme.

Le moment du traitement du soir, comme celui du matin, marque un passage. Là encore, ce n'est pas un simple geste technique : c'est un seuil.



Dire «bonne nuit», ce n'est pas une formule creuse, c'est une façon d'accompagner ce basculement. Quand on ajoute "à demain", on vient réaffirmer quelque chose de précieux : la continuité, la permanence d'une présence. Certains pensionnaires profitent d'ailleurs de ce moment pour savoir qui sera présent le lendemain matin, ils viennent vérifier cette permanence. Chaque espace temporel de la journée transforme la rencontre et la manière dont le soin s'incarne. Une parole dite à 10 heures du matin n'a pas le même poids, qu'à 18 heures, un silence dans le couloir du matin résonne différemment de celui du soir. Le soin, dans cet enchevêtrement d'heures et de rythmes, s'insinue dans la trame mouvante de la journée.

Lacan définit trois temps logiques dans le parcours analytique : l'instant de voir, le temps pour comprendre, et le moment de conclure. Ces temps ne se succèdent pas de manière linéaire, ils marquent des passages, des seuils où quelque chose du sujet se transforme et qui n'est pas immédiatement visible. Ces moments concernent avant tout l'analysant dans son rapport à son inconscient, à son désir et à ses symptômes. Dans un contexte institutionnel, il nous a semblé intéressant de tenter d'appréhender ces temps comme des outils cliniques et des repères éthiques à l'usage des soignants. Ces temps logiques ne sont pas des étapes fixes et ne se réduisent pas à de simples observations du sujet. Ils sont des dynamiques qui guident notre démarche clinique et notre posture éthique avec en premier objectif le respect du temps et du mouvement du sujet accueilli.

Prendre le temps de voir sans s'imposer, de comprendre sans réduire (ou d'accepter de ne pas comprendre), et de conclure sans forcer.

Au quotidien, le soin se fonde sur la Psychothérapie Institutionnelle et l'éthique de la Psychanalyse oriente notre clinique. Cette double posture nous engage d'une part à accueillir chaque pensionnaire dans la singularité de sa logique, de son histoire, de sa manière de se présenter au monde. D'autre part, de considérer le collectif comme support du soin. Au centre de réadaptation, le collectif est au service du singulier. Le collectif ne se décrète pas mais se façonne à tâtons par et dans le quotidien. Ce n'est pas une norme imposée mais un agencement progressif, fragile, qui se tisse par la rencontre.

Chaque lundi soir à 18h se tient la réunion des pensionnaires. Un moment qui revient, des retrouvailles qui rythment et balisent. Toutes les personnes présentes dans le foyer se retrouvent dans la salle à manger. Un rendez-vous attendu – oui, mais pas par tous – tout le monde est présent. Chacun entre, s'installe. Souvent à la même place. Les habitudes dessinent une cartographie des liens, des proximités choisies ou évitées : ceux qui s'installent au centre, d'autres qui vont se loger dans les coins. On commence par un tour des nouvelles, un «ça va?» lancé parfois à la volée, sans vraiment y penser, une manière de prendre la température et d'ouvrir la porte. La scène s'ouvre sur l'intendance, la répartition des tâches auxquelles les pensionnaires participent. On distribue les tableaux, ceux qui tracent une certaine organisation de notre vivre-ensemble.

On distribue les stylos. Puis vient le moment de la répartition proprement dite : qui prendra le service vacant ? Qui sortira les poubelles ? Qui nettoiera la table du coin fumeur ? Qui nettoiera la lingerie ? Ce sont des gestes simples, mais pas anodins, ce sont des gestes qui structurent. Des appuis concrets et modestes, mais efficaces pour que la parole circule autrement. En se saisissant d'une tâche, en y prenant part, chacun peut s'inscrire autrement dans le groupe, moins comme "patient", plus comme habitant, comme sujet.

Vient le moment que j'aime parfois annoncer, avec un mélange de sérieux, d'ironie et une pointe de théâtralisme : "*Ouverture du bureau des plaintes, et des remerciements*". Là ça cause, parfois doucement parfois vivement. On dit ce qui titille, ce qui fatigue, ce qui agace : la télé monopolisée, les tasses empilées dans l'évier après le petit déjeuner et qui restent à la charge de celui ou celle qui est de service pour le déjeuner, l'éponge détremnée qui sent mauvais, les miettes laissées sur les tables, la machine à café qui reste allumée, le travail qu'on laisse aux autres sans même y penser... De petites choses ? Peut-être ! Mais des petites choses qui font lien. Car sous la plainte, il y a souvent une adresse, une tentative de dire : "*je suis là, je suis concerné, je compte*".

Et un lundi sur deux, une autre séquence s'ouvre, plus ouverte et plus flottante aussi : la réunion thématique. A tour de rôle, les pensionnaires proposent un thème. Il y a eu : les rêves, les médicaments et leurs effets, le choix en psychiatrie, comment se présenter aux autres, comment recevoir les compliments...

Pas de réponse attendue, pas d'analyse imposée, pas de PowerPoint réclamé. La réunion thématique est surtout un lieu où la parole peut s'essayer, se chercher, se suspendre, où le silence a sa place aussi. C'est un lieu où quelque chose peut s'élaborer, tranquillement, dans l'écoute des autres et de soi. Dans tout cela, nous sommes là. Pas au centre, mais là, présents dans une juste proximité. On soutient le cadre, on tient la scène, mais sans s'imposer. On accompagne le mouvement, sans le diriger. Ce qui se joue ici leur appartient. Ce sont leurs mots, leurs conflits, leurs trouvailles. C'est là, dans cette matière très concrète du quotidien que quelque chose du soin prend forme. Pas dans le spectaculaire, mais dans l'ordinaire partagé et répété.

Dans le quotidien du foyer, des temps organisateurs structurent la journée et instaurent une routine que nous essayons de rendre familière. Il y a, dans la vie de ces maisons, des instants programmés : des réunions, des ateliers, des entretiens, des repas... Ces moments qui rythment les journées cherchent à instaurer un peu de régularité dans le quotidien des pensionnaires, une « pulsation de base », pour le dire avec J. Rouzel. Mais ce qui fait la vraie matière de ces maisons, c'est ce qui échappe à toute planification, ce qui ne se trouve pas sur les tableaux : les moments informels, les rencontres inattendues, les silences qui se tissent ensemble. Tout est prétexte à la rencontre. L'informel, on ne peut pas l'imposer, c'est un vide que l'on choisit d'accepter. Ce n'est pas forcément dans l'organisation que le lien se tisse, mais dans ces interstices, sans attente ni objectif. Ces instants de creux où les pensionnaires peuvent trouver leur place, là où rien ne les attend, où rien ne les sollicite.

Un matin, après les transmissions avec le veilleur, j'engage une partie de fléchettes contre moi-même. Louise, une pensionnaire récemment admise, vient me voir pour prendre son traitement. Il est difficile pour nous de rencontrer Louise, dès qu'elle peut, elle s'échappe.

Elle esquive et déjoue toute tentative de rencontre avec nous. Trop près, trop loin, la juste proximité avec elle fait débat dans l'équipe. Ce matin, lorsqu'elle comprend que je joue seul, elle me dit : *"mais c'est trop triste de jouer seul !"* Elle se propose alors de se joindre à moi. Elle s'avère être une redoutable adversaire. Elle a souvent joué à la fac et dans des bars avec des amis. Entre deux lancers, elle me parle de son voyage interrail qu'elle a réalisé avec des amis en Europe. Je découvre un côté compétitif chez elle. Pris dans le challenge de notre partie, nos exclamations résonnent dans le calme matinal du foyer. Attirée par notre enthousiasme bruyant, Nanda, la maîtresse de maison se joint à nous et se met à encourager Louise à chaque lancer. Louise perd la partie mais je perçois qu'elle a passé un bon moment. Je la remercie pour ce partage et chacun repart dans ses activités. Cet instant convivial a-t-il créé quelque chose ? Une amorce de lien ? Le point de départ d'une rencontre ? Ces questions demeurent toujours sans réponse aujourd'hui, Louise poursuit ses esquives...

Nous prenons le temps pour ces petits riens. Réveiller Tristan qui peine à sortir de son lit, inviter avec tact Manon à prendre sa douche, rappeler à Boris d'aller chercher le pain ...

... échanger un jeu de mot furtivement dans le couloir avec Titouan, fumer une cigarette avec Noé au coin fumeur, partager la lecture de l'horoscope avec Carmen... Autant de moments sans apparat mais qui laissent la place à ce qui compte vraiment : la possibilité que, sans prévenir, une rencontre advienne. Nous avons à coeur d'être attentif à la relation dans chaque instant du quotidien. En vidant le lave-vaisselle, Louise me parle du village où elle a grandi. Quand je montre à Elizabeth comment utiliser une essoreuse à salade, elle évoque les instants passés avec sa grand-mère dans la cuisine... Sans en avoir l'air, le lien se tisse tout doucement, lentement... Tout au long de la journée, nous alternons entre « l'aller vers » pour initier la rencontre et laisser venir, être là. L'air de rien, autour de ces temps de partage ou de service au collectif, tout doucement la rencontre peut avoir lieu. Être soignant du quotidien au foyer, c'est soigner l'ambiance et la convivialité du lieu et des instants : choisir un morceau de musique pour le repas, évoquer l'actualité, le dernier film sorti, la météo ou les projets du week-end, s'installer tout simplement sur la terrasse avec un café.

Tous les 15 jours, le jeudi à 14h, c'est la visite des chambres. La maîtresse de maison et les soignants du quotidien présents ce jour-là vont avec l'accord de chaque pensionnaire visiter chacune des chambres du foyer. Il s'agit de distiller avec tact quelques astuces ménage ou rangement si besoin, de valoriser un nouvel aménagement, d'être attentifs au menus travaux nécessaires...

En somme, d'apporter une attention particulière à l'environnement proche, à l'espace intime de chaque pensionnaire. Pour prévenir un vécu trop intrusif de ce partage d'intimité, ce temps est préparé les jours précédents, mis en scène par les soignants souvent avec une dose d'humour. Le jeudi matin, ça s'active dans le foyer, les machines à laver tournent à plein régime, on assiste à une véritable chorégraphie des aspirateurs et autres serpillières. C'est à cette occasion que nous échangeons avec Tristan sur ses nombreux cartons encore fermés « faute de place dans sa chambre », dit-il. En réfléchissant ensemble à optimiser cet espace réduit, il me fait part de l'idée d'acheter une bibliothèque, il pourrait ainsi y ranger ses livres et bande dessinées encore entassés dans les cartons. Quelques semaines plus tard, après avoir pris les mesures, choisi un modèle sur internet, nous programmons une sortie pour finaliser l'achat.

C'est ensemble que nous montons le meuble qu'il peut ensuite investir à sa guise. Ce projet nous a mobilisé, lui et moi, plusieurs jours, nous nous sommes rencontrés autrement. C'est en cultivant ces espaces de « désajustements » (chers à Mathieu Bellhasen) qu'une rencontre peut-être plus authentique peut avoir lieu. C'est également lors de la visite des chambres que l'on peut mesurer combien il est difficile pour certains de structurer cet espace.

Dans la chambre de Coline par exemple, tout est sens dessus dessous, tout est mélangé : nourritures avec ou sans emballage, quantité de vêtements propres et sales éparpillés çà et là, innombrables feuilles froissées ou dessinées, emballages divers, multiples chargeurs de téléphone, breloques en tout genre, livres, vaisselles, accessoires et produits d'hygiène en vrac... Par où commencer ? Comment l'aider à investir cette chambre, véritable capharnaüm ? Comment entrer dans ce qui peut être pour elle un refuge sans l'effracter ? Ces questions nous nous les posons très régulièrement dans différents espaces, formels ou informels. Souvent la chambre de Coline, celle de Louis ou celle de Manon aussi font débat au sein de l'équipe. Faut-il laisser faire ? Mais jusqu'où ? La gestion de l'espace intime des pensionnaires fait écho à l'intime de chaque soignant, rendant cet accompagnement délicat et singulier. Ces différents temps de réflexion et d'élaboration clinique en équipe favorisent une mise en sens. Nous avons pris le temps, et le prenons encore pour tester, expérimenter différentes pistes possibles. A Coline, nous avons proposé un rituel hebdomadaire et chaque semaine elle vient en parler à l'équipe, demandant parfois de l'aide. Pour Louis, l'équipe a décidé de laisser faire, de détourner son attention de cette chambre, lui laisser ce lieu comme expression de ses symptômes. Il a par ailleurs investi un autre espace, une association dans laquelle il est reconnu pour ses compétences, où ses symptômes s'expriment certainement moins bruyamment.

Quant à Manon, nous sommes allées ensemble acheter un sac pour le linge sale et des boîtes de rangement pour les chaussures : une première étape. Mais pour elle, rien ne semble tenir, ni les rituels que nous lui proposons, trop coûteux semble-t-il, ni les objets qui se cassent ou se perdent à son contact (téléphone, chargeur, papier d'identité, lacets de chaussures...) Les échanges au sein de l'équipe sont animés, la chambre de Manon demeure à ce jour un noeud indétricotable...

Investi comme un espace social, l'institution peut permettre de faire l'expérience d'un rapport à l'autre plus doux. Aussi, sans en avoir l'air, elle favoriserait peut-être une rencontre avec l'extérieur plus amortie. Dispositif cousu main, le projet de chaque pensionnaire est élaboré avec lui et l'équipe.

Une fois par mois, le foyer ferme le temps d'un week-end : du samedi matin au dimanche après-midi. Cette scansion dans le quotidien du foyer offre un espace de mise en projet possible. C'est l'occasion pour certains de retourner en famille, de s'essayer à l'autonomie d'un studio, de vivre d'autres expériences dans un autre foyer... d'éprouver la séparation (avec le foyer et / ou avec la famille). A son arrivée, Marion envisage de passer ces temps hors du foyer uniquement chez ses parents, elle ne peut penser à d'autres espaces : il y a le foyer et la maison familiale. Petit à petit, en suggérant, proposant, par petite touche, elle parvient à envisager d'autres projets et s'essaie à vivre d'autres expériences.

Le dimanche de réouverture, c'est soirée pizzas ! Les retrouvailles s'organisent autour de ce rituel pensé pour adoucir et amortir le retour. Les autres jours de la semaine, chacun sait ce qu'il doit faire : la vaisselle le lundi midi, aller chercher le pain le mercredi matin, mettre le couvert le vendredi soir... le dimanche de réouverture rien n'est inscrit, tout est à inventer. Qui ira chercher les pizzas ? Qui mettra la table ? Qui fera la vaisselle ? Le plus souvent c'est fluide et chacun propose son aide. Parfois lorsque l'ambiance est plus morose ou plus tendue, se mettre au service du collectif est plus difficile. On serait parfois tenté d'établir un roulement, d'imposer les tâches à effectuer, de rigidifier le cadre pour gagner du temps et simplifier le déroulement de la soirée. Simplifier, vraiment ? On se priverait de cet instant de coopération spontanée, plus ou moins mis en scène (encore une fois) par les soignants. Cet espace de flottement peut offrir la possibilité d'une attention particulière portée au collectif. Nous croyons aux vertus thérapeutiques du groupe, dans la mesure où chacun peut prendre sa place et participer à l'harmonie du vivre-ensemble.

Le foyer constitue un lieu d'ancrage fondamental à partir duquel peut s'envisager un mouvement. Autour de ce lieu central, il y a des studios et des appartements qui peuvent être partagés pour une colocation. Ainsi, sans rompre totalement avec le cadre sécurisant du foyer, les pensionnaires peuvent éprouver l'expérience de l'autonomie.

Véritables outils de soins, les essais en appartements fonctionnent comme des dispositifs d'expérimentation de la vie quotidienne, ils ne sont pas pour autant un passage obligatoire dans le parcours, même s'ils soulignent une étape supplémentaire dans le cheminement individuel. Si pour certains cette possibilité est très attractive, d'autres n'en font jamais la demande et cela donne à voir l'impossibilité à occuper un espace seul, à savoir y faire avec le vide. Pour Marion, ce sont d'abord quelques heures au studio puis des repas et enfin une nuit. Pour d'autres, comme Jordan, la perspective de l'appartement est vécue comme libératrice et se fait de manière fluide. Léna est accueillie au foyer depuis un an : elle s'investit dans la vie collective, a mené des projets, effectué des stages, pratique le cheerleading et joue un rôle moteur auprès des autres pensionnaires. Interrogée sur les essais en appartement, elle réagit avec agacement : tout le monde lui en parle, mais elle ne ressent pas ce besoin. Forte d'une expérience antérieure en logement autonome, elle exprime un intérêt non pas pour un essai studio seul, mais pour une colocation. Ces différents parcours soulignent combien le chemin vers l'autonomie se décline selon des modalités subjectives très variées. Là où certains investissent les essais en appartement comme une évidence, un soulagement, d'autres n'en expriment jamais le désir. Il ne s'agit pas d'un manque de volonté ou d'un refus de progresser, mais plutôt de la manière singulière dont chacun peut, ou non, se confronter à l'expérience du vide, de la solitude, de la séparation. Ainsi, même avec les meilleures intentions, nous sommes parfois confrontés à la limite de notre propre lecture clinique.

Ce décalage souligne l'importance de ne pas anticiper à la place du pensionnaire, ni de projeter une trajectoire idéale. Il ne s'agit pas d'imposer un modèle d'autonomisation, mais d'accompagner une élaboration, au rythme de ce qui peut s'inventer pour chacun, dans le respect de sa temporalité.

Être attentif aux "petits riens", aux "pas grand chose", fonde notre clinique du quotidien, de "l'être avec". Nous avons à coeur de prendre le temps de soigner notre institution. De la même manière que l'on veille à la singularité de chaque pensionnaire, une attention particulière est accordée à chaque soignant de l'institution. Chacun est identifié, connu et reconnu pour ses compétences et ses singularités. La posture de la direction permet à tous de s'exprimer, chacun à droit à dire. Le patchwork soignant est savamment cultivé et favorisé, dans l'idée que chacun est porteur de son style et que c'est dans la diversité des styles que se construit la richesse du collectif.

La qualité de l'ambiance au sein de l'institution fait l'objet d'un véritable engagement. Les temps de convivialité, comme interstices institutionnelles, favorisent la coopération, renouvellent l'envie de travailler ensemble et participent à l'élaboration de ce collectif soignant. L'utilisation du prénom est d'usage (des agents d'entretien à la cheffe de service), les réunions de travail autour de pizzas ou autres douceurs sont régulières, toute fantaisie ou folie douce est encouragée (*comme le concours de la carte postale la plus moche organisé par le secrétariat...*). A l'image de la préoccupation maternelle primaire théorisée par Winnicott, il pourrait s'agir là de la préoccupation institutionnelle primaire.

Dans les foyers et même à l'échelle de l'institution, les moments de rencontre, qu'ils soient formels ou informels, ne sont pas de simples espaces de communication à l'usage des soignants, ils sont les lieux où se tissent les fils invisibles du soin.

Ces "réunions de constellations", nommées ainsi par Pierre DELION, nous sont précieuses et nous offrent des espaces d'élaborations collectifs où chacun, à sa place, porte un fragment du discours du patient. Ainsi, dans chaque foyer, chaque semaine, un après-midi est consacré à une réunion clinique. Le vendredi matin, une fois par mois, les soignants des différents foyers se réunissent pour aborder des éléments cliniques et institutionnels, dans le cadre de ce que l'on nomme : "la réunion informelle". Tous les trois mois, nous nous retrouvons autour de la présentation d'un cas clinique, présentation portée par une équipe des trois foyers. La réflexion clinique demeure au coeur de nos préoccupations, et ce malgré les injonctions gestionnaires et budgétaires. Dans notre institution, il existe une authentique volonté de co-construire les décisions. Notre direction a, par exemple, réussi cette prouesse de transformer des impératifs liés à la démarche qualité en temps d'élaboration clinique. Le CREX par exemple n'est pas une simple démarche qualité imposée, mais un dispositif qui permet à chacun de s'inscrire volontairement dans une démarche d'amélioration continue du lieu, en articulant les exigences institutionnelles et les besoins cliniques.

A l'image de la célèbre question posée par Jean OURY : "Qu'est-ce que je fous là?", une coopération déontique est à l'oeuvre dans notre institution. "Qu'est-ce qu'on fout là ensemble?" ou comment travailler ensemble, puisque travailler ensemble c'est aussi un peu vivre ensemble... Le partage d'un socle de valeurs communes permet d'accueillir ce que Christophe DEJOURS nomme "la dispute professionnelle", à propos du travail bien fait. Ce collectif tissé de voix multiples, n'est pas un effet secondaire heureux : c'est le coeur battant d'une institution vivante.

Participer aux 40es Rencontres de Saint-Alban, historique berceau de la psychothérapie institutionnelle, a été pour nous une véritable joie, mais surtout une occasion précieuse de poursuivre notre réflexion collective, de maintenir notre engagement commun et, pour reprendre la formule de P. DELION : *(de prendre le temps) de continuer le combat face aux dérives institutionnelles et politiques.*

**PAULINE HERRISSON
JULIETTE GATTÉ
AVKASH NATHOO
MARIE BRISSAC**

*Professionnelles
du Centre de Réadaptation*

N°115 - JANVIER 2026

RELIANCE

magazine